

Batteurs d'armures au XXI^e siècle

→ par Sandrine Zilli

On imagine la fabrication d'armures cantonnée aux loisirs. Certains, sur leur temps libre, bricolent une vieille voiture quand d'autres fabriquent et assemblent des éléments d'armures. Or, c'est une véritable profession, car étonnamment, des milliers de personnes dans le monde ont besoin d'une armure. Mais qu'en font-ils ? Sont-elles portables ? D'ailleurs, sur quels critères juge-t-on de la qualité d'une armure ?

Le chevalier en armure

La figure du chevalier, pilier de la féodalité, prend forme au cours du XI^e siècle. Il porte alors une cotte de mailles sur laquelle il enfle un heaume circulaire. Peu à peu, cette cotte de mailles se renforce de plaques de métal rigides (les plates) ; et vers 1350, l'armure est telle qu'on l'imagine souvent : un ensemble de pièces de métal – gorgerin, plastron et dossière pour protéger gorge, torse et dos ; brassards, cubitières et gantelets pour les bras, les coudes et les mains ; garde-reins et cuissards, genouillères et jambières pour le bas du corps. Au moment de l'habillage, ces divers éléments sont attachés les uns aux autres à l'aide de lacets de cuir, de boucles et de crochets. À partir du XIV^e siècle, comme le vêtement civil taillé, l'armure épouse donc les lignes du corps, mettant en valeur le torse bombé et la taille fine – le chevalier type de la fin du Moyen-Âge était plutôt svelte et musclé : jambes fines, épaules larges et taille étroite. Quant au heaume, lourd et d'un seul tenant, il cède la place au bassinet : un casque à visière que le combattant rabat avant de se lancer dans la mêlée. Cette visière est percée de fentes pour voir et de trous pour entendre et respirer. Avec le développement des armes à feu au début du XVI^e siècle, l'armure de métal perd grandement de son efficacité. Elle n'en reste pas moins importante dans l'imaginaire guerrier et fait aujourd'hui encore rêver des milliers de passionnés dispersés en Europe, aux États-Unis et même en Australie. Au quotidien, ils échangent sur les réseaux sociaux, et parfois se rencontrent à l'occasion de reconstitutions de bataille ou d'événements tel l'Arizona Renaissance Festival qui se tient chaque année depuis 1989 près de Phénix (USA). Pendant deux mois, le week-end, tournois, jeux d'adresse et démonstrations artisanales se déroulent dans un lieu évoquant un village anglais du XVI^e siècle.



« Polissage d'un élément d'armure à l'aide de grandes meules fonctionnant grâce à une roue à eau », peinture et plume sur parchemin, 1563 ; Nuremberg, Bibliothèque municipale.



Casque romain d'époque impériale, fabriqué par l'atelier de Réchignac

Un métier méconnu

Aucune formation ne prépare à un métier désuet – si ce n'est disparu – depuis des siècles. On vient à ce savoir-faire par goût des armes et du Moyen-Âge. C'est le chemin qu'a suivi Georges Jolliot, tailleur de pierre ariégeois. « **Les tailleurs fabriquent souvent leurs propres outils, la forge ne m'était donc pas complètement étrangère ; et les armures m'ont toujours fait rêver** ». Un long congé lui donne l'occasion de se lancer dans la fabrication d'une armure entière. Des débuts évidemment tâtonnants, quelques années d'expérience, des rencontres, et le voilà, depuis une quinzaine d'années, batteur d'armures à temps plein. Il refait à l'identique des armures pour la plupart fabriquées entre la fin du XIV^e et la fin du XV^e siècles. Cette époque voit l'émergence de grands centres de production, comme Milan, creusets d'importantes évolutions techniques. De nombreux corps de métier intervenaient alors dans la fabrication d'une armure – le batteur qui donnait la forme, le fourbisseur qui la polissait ou le bourrelier qui montait les cuirs, et bien d'autres encore.



Georges Jolliot dans son atelier

Aujourd'hui, le même artisan assure l'ensemble du processus de fabrication ; il est à la fois forgeron, dinandier et chaudronnier. Jean-Marc Ébert, lui, était informaticien et participait à des reconstitutions historiques. Son intérêt pour l'histoire vivante l'a conduit à se former – en autodidacte – au métier de forgeron batteur d'armure et, à son tour, il en a fait sa profession.

« L'apprentissage se fait de deux manières, en apprenant le travail de la forge évidemment, mais aussi de manière plus intellectuelle. Quelle que soit l'armure, la reproduire avec exactitude exige un rigoureux travail d'investigation. Il faut consulter un maximum de sources, écrites et iconographiques – des traités anciens, souvent illustrés (accessibles car souvent mis en ligne) jusqu'aux travaux d'historiens contemporains comme *Armes et armures* de Nicolas P. Baptiste (2022). J'ai petit à petit constitué une riche bibliothèque », explique Jean-Marc.

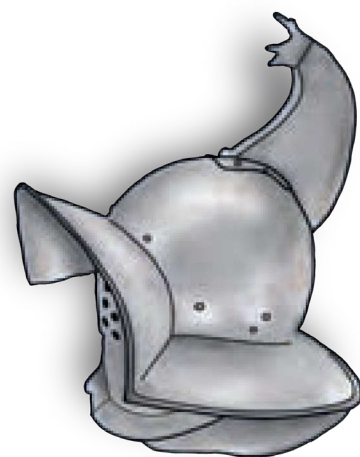
Les photos de conservation, qui détaillent les différentes pièces composant une armure, constituent une précieuse source d'information. Toutefois, rien ne remplace l'expérience, la manipulation de pièces authentiques à l'invitation de conservateurs de musée. Les conservateurs anglo-saxons – de la Wallace Collection de Londres ou du Metropolitan Museum of New York par exemple – sont moins réticents à ce genre d'expérience que leurs confrères français. Aujourd'hui, Jean-Marc fabrique des armures, essentiellement médiévales, mais aussi antiques, et des accessoires (ceintures, boucles de ceinture, fibules). Changement de profession et même de nom : il a pris le pseudonyme de Réchignac, du nom d'un personnage du Cycle d'Ogier d'Argouges, saga de Pierre Naudin (parue de 1978-1991), qui a pour cadre la guerre de Cent Ans. La littérature, la bande dessinée, le cinéma ou les jeux vidéo nourrissent en effet l'imaginaire médiéval, parfois mêlé de fantastique.



Illustrations: Caroline Ditter

Des armures faites pour être portées

La clientèle de Georges et de Réchignac est majoritairement composée d'amateurs d'histoire vivante, des passionnés qui non seulement reconstituent le plus fidèlement possible vêtements, armes, armures du Moyen-Âge, mais expérimentent leurs créations au cours de rassemblements de plusieurs jours, dans un lieu privatisé pour l'occasion. Les participants, hommes et femmes, reconstituent le passé dans une optique de divertissement – au sens étymologique du terme, est divertissant ce qui « détourne du quotidien ». Cette expérimentation leur fait comprendre intimement la vie à l'époque qu'ils ont choisie dans toutes ses composantes, même les plus triviales comme monter la garde par une nuit froide. Ainsi coupés du monde moderne, ils testent par exemple le confort et la résistance d'une armure, qui doit pouvoir être portée une journée entière sans provoquer ni blessure ni fatigue intense ; être dure pour résister aux coups, mais souple aussi pour se déformer afin de les encaisser. Son poids – une vingtaine de kilogrammes – doit être équitablement réparti sur l'ensemble du corps.



Réchignac dans son atelier

Son assemblage doit permettre aux porteurs de bouger sans entrave. Une armure entière, qui aura nécessité environ trois mois de travail, coûte entre 8 000 et 12 000 euros ; bien moins qu'une pièce d'époque, par ailleurs difficile à dénicher. Certains collectionneurs se rabattent donc sur ces armures contemporaines et les présentent chez eux sur des mannequins, sans nécessairement les porter.



Gantelets, plastron, genouillères par George Jolliot

Nos artisans se définissent comme des copistes rigoureux, se distinguant en cela des batteurs d'armure du XIX^e siècle qui n'hésitaient pas à fabriquer des pièces impossibles à endosser – ce n'était d'ailleurs pas l'objectif. La prouesse et la fantaisie primaient alors. Copistes, jamais faussaires. Ils ne veulent tromper personne, ni aujourd'hui ni demain. Une marque d'atelier, frappée à chaud, précise le type d'acier utilisé et la date de fabrication. Elle évitera aux conservateurs et collectionneurs des siècles futurs toute erreur de datation.

Parmi les animateurs d'histoire vivante, il faut compter les pratiquants de sports historiques tels le béhourd ou la joute équestre. Au béhourd, plusieurs combattants s'affrontent à coups d'épée ou de hallebarde, tandis que la joute oppose deux cavaliers armés d'une lance. Au cours de ces divers affrontements, les coups portés à la tête, au torse ou aux jambes sont violents. Hier comme aujourd'hui, l'armure efficace est celle qui protège le combattant tout en le laissant libre de se mouvoir à son aise. C'est par le biais des arts martiaux historiques européens (AMHE) que Gaël Marais a accédé à la forge. Il s'est formé auprès de Réchignac et ils partagent aujourd'hui le même atelier. L'avenir de la profession semble assuré : les amateurs sont nombreux et les débouchés parfois incongrus. Georges a récemment réalisé pour la maison Balenciaga une trentaine de paires de gantelets et une armure entière qui a été présentée lors d'un défilé de haute couture !



Joute équestre, Arizona